

**Au lieu d'une enfance heureuse,
nous avons eu la guerre
(Partie II)
Paulo Faria**

Traduction de Felipe Cammaert

« Dans les tranchées, on vivait dans la plus complète saleté. Les hommes étaient envahis de poux, ils n'avaient pas un seul instant de répit. J'ai recueilli le témoignage d'une femme qui a vécu une partie de son enfance en zone occupée pendant la Grande Guerre, dans la commune de Crépy-en-Valois. Les Allemands ont occupé toute la zone au nord de l'Aisne pendant presque toute la durée de la guerre. Elle n'avait que neuf, dix ans, mais elle a été profondément marquée par cette période. Elle m'a raconté que, quand les troupes allemandes rejoignaient l'arrière-garde en provenance des tranchées, et qu'elles entraient dans le village, les mères couraient pour réunir leurs enfants, elles les appelaient en criant et les emmenaient tous à l'intérieur des maisons. Une fois, elle est restée en arrière et les a vus. Les hommes ressemblaient à des animaux, entièrement couverts de crasse, rongés de vermine. Ils se déshabillaient en pleine rue, tellement leur détresse était grande, et rentraient tous nus dans les abreuvoirs des bêtes et dans les fontaines. C'était un spectacle infâme, à donner la trouille. Sa mère l'a appelée, l'a emmenée dans la maison en courant et a fermé les volets. Elle n'a jamais oublié cette scène. »

Noël Genteur est un excellent conteur d'histoires. Il parle vite, mais ne s'emmêle jamais dans les mots. Lorsqu'il fait tourner son alliance dans son annulaire gauche, les scènes qu'il décrit prennent vie. L'alliance de Noël Genteur est comme une machine à explorer le temps. En l'écoutant, tout ce que j'ai pu lire sur la Grande Guerre me revient à l'esprit, les images défilent, se mélangent, s'entrelacent. Je me souviens

de Barbusse décrivant, dans *Le Feu*, les hommes qui, lorsqu'ils parlent entre eux dans les tranchées, se grattent constamment à cause des poux, ainsi que l'odeur immonde des troupes en mouvement. Un soldat qui dort pendant la nuit est réveillé par le passage d'un contingent de troupes près de la tranchée. Ce qui interrompt son sommeil, ce n'est pas le bruit, mais la puanteur.

« La vallée de l'Aisne, où se trouve le bois de Beaumarais, est très large et humide. Les tranchées étaient constamment remplies d'eau. Les soldats avaient l'eau jusqu'aux genoux, jusqu'aux hanches. Certains y sont morts noyés. J'ai recueilli des témoignages d'anciens combattants qui m'ont raconté cela les larmes aux yeux. "Il est tombé, on ne s'est pas rendu compte, il faisait nuit, il faisait noir. Nous lui avons marché dessus dans la tranchée, il est mort noyé dans la boue, il n'est pas mort au combat." »

Comment peut-on transmettre l'expérience de la guerre, l'horreur de la guerre, les émotions de la guerre ? Par les mots ? Par les images ? Et à quoi sert-il de la décrire, de la représenter, de la montrer ? Cela évitera qu'elle se répète ? Or, donner à voir la guerre à quelqu'un qui ne l'a jamais vécue a-t-il empêché l'avènement d'autres guerres ? Quelqu'un est-il devenu pacifiste après avoir lu *l'Iliade*, après avoir regardé *Apocalypse Now* ? Quand ce film est sorti au Portugal, j'étais au Lycée Camões, à Lisbonne. Un camarade est allé le voir au cinéma et je lui ai demandé s'il avait aimé. Et lui de répondre : « J'ai adoré. J'aime voir les cocos mourir. » Dans *Le Grand Passage*, Cormac McCarthy met cette maxime dans la bouche d'une Mexicaine : « Ceux qui ne peuvent pas se souvenir du sang de la guerre sont toujours les plus fervents défenseurs des combats. » Dans *First Kill*, magnifique documentaire de Coco Schrijber sur la guerre du Vietnam, Michael Herr affirme que même si les journalistes, munis de leurs appareils photo et caméras vidéo, ont bénéficié d'une totale liberté dans la couverture médiatique des combats sur le terrain, il y eut un aspect essentiel de cette expérience que les gens en Amérique n'ont pas saisi. « Tous les soirs, à l'heure du dîner, les Américains regardaient des images extrêmement

violentes à la télévision. Et le résultat – dit Herr – est qu'ils sont devenus complètement indifférents vis-à-vis de la guerre, ils ont érigé des barrières pour se défendre de cette vision atroce. » Dans le documentaire, Herr formule une idée encore plus inquiétante : « Des années durant, j'ai entendu de la part des journalistes de télévision l'argument ridicule selon lequel en faisant parvenir tous les soirs les images des combats aux foyers américains, ils ont contribué à précipiter la fin de la Guerre du Vietnam. Selon moi, c'est justement le contraire qui s'est produit : ils ont été, eux mêmes, une pièce maîtresse dans la prolongation de cette guerre. »

« Cette année-ci a été très sèche, il n'a presque pas plu. Au Portugal vous avez eu, vous aussi, un hiver sans pluie, n'est-ce pas ? En temps normal, ces tranchées seraient remplies d'eau et non pas aussi vides, comme maintenant. Les Allemands étaient sur le plateau et bombardaient la vallée tous les jours. Les passerelles et les ponts en bois pour traverser les marais étaient détruits, il était nécessaire de les reconstruire chaque nuit. »

Je traduis au fur et à mesure les propos de Noël Genteur à Alexandra, à nos filles, en ajoutant mes propres commentaires. Je leur explique ainsi ce que signifie « Beaumarais » littéralement en Français. Le cycle quotidien de construction et de destruction que Noël Genteur vient de décrire me rappelle *Apocalypse Now*, et plus précisément la scène du pont de Do Long. Les vietcongs détruisent le pont tous les soirs, et les américains le reconstruisent le lendemain, sans que personne ne sache au juste pour quoi faire. Dans *Putain de Mort (Dispatches)*, Michael Herr a écrit qu'à partir d'un certain seuil de violence on atteint « la limite où toutes les guerres se ressemblent entre elles ».

Noël Genteur fait tourner l'alliance sur son annulaire gauche avec les doigts de sa main droite, et le manège des images est relancé. « J'ai pu consulter les lettres d'un ancien combattant ayant lutté ici, un montagnard des Alpes appelé Marius. Il avait quarante-deux ans et appartenait au régiment d'infanterie territoriale. Il a été assigné aux

missions de ravitaillement des soldats de la première ligne. Tous les soirs, il devait transporter la nourriture pour un régiment, c'est-à-dire deux cent cinquante hommes. Il partait de l'arrière-garde, tirant à la corde sept ou huit ânes chargés de vivres, et parcourrait vingt-cinq kilomètres dans le noir. Des obus tombaient du ciel, le terrain ressemblait à un enfer et il laissait des bêtes mortes sur le chemin. La nourriture tombait dans la boue. En s'aidant de la pointe de sa baïonnette, il était obligé de récupérer les pains souillés dans la boue et, littéralement, dans la merde. Lorsqu'il atteignait la troisième tranchée de la première ligne, il s'approchait à peine, jetait les pains dans le trou et se sauvait à toute allure, car les soldats auraient été capables de lui tirer dessus en voyant l'état de la nourriture. Il arrivait que les soldats restent trois jours sans manger. On souffrait de la faim dans les tranchées. »

À Reims, nous avons visité l'exposition d'un photographe de guerre, Jean-Christophe Hanché. Ce n'était pas vraiment une exposition, mais plutôt une installation. Dans la première salle, il y avait une caisse de munitions disposée devant un trou dans le mur, à un mètre de hauteur plus ou moins. Francisca s'est assise sur la caisse, le regard dirigé vers la fente dans le mur. Au bout d'un quart d'heure, elle s'est relevée et a laissé la place à Cecilia. Une fois mon tour arrivé, je me suis assis et j'ai regardé. Au fond du trou, à la hauteur de mes yeux, il y avait un écran télé. Seule la personne assise sur la caisse de munitions parvenait à visionner les images qui défilaient : un homme, également assis sur une caisse de munitions, à l'intérieur d'une cave bétonnée. Pull noir, foulard autour du cou. Il a allumé une cigarette et l'a grillée tranquillement, sans prononcer aucun mot. Il ne regardait pas la caméra, il ne me regardait pas. On entendait des bruits prolongés de sirènes, des explosions sourdes. L'homme fumait lentement, en arrêtant son geste de temps à autres, attentif aux explosions. C'était le photographe lui-même, Hanché. La vidéo a été tournée en Irak ou en Afghanistan, dans un abri, pendant un bombardement. Assis sur la caisse, en regardant des images que moi seul pouvais voir à présent, je

me suis senti immergé dans la guerre, complice de Hanché. L'expérience fut angoissante, quoique pas totalement désagréable, à mon avis. Je ne suis pas sûr que le but de Hanché ait été de provoquer un sentiment de malaise.

« J'ai parlé avec un ancien combattant de la Grande Guerre appelé Julien ; c'est l'un des meilleurs témoignages que j'ai pu recueillir. Il avait 104 ans. Je l'ai interviewé à la fin des années 1990, au mois d'avril. Il est décédé en septembre de la même année. Son fils, un médecin, m'a dit : "Noël, on aimerait que tu ailles voir mon père, il ne nous raconte rien sur la guerre." Accompagné d'un ami qui m'a aidé pour les prises vidéo, nous nous sommes rendus à la maison de retraite où il se trouvait. Elle était à six cents kilomètres d'ici, six heures de voyage pour chaque trajet. Nous sommes arrivés vers midi. Il était dans une des salles du foyer, assis à attendre. Je me suis présenté, et lui de répondre : "Oui, oui, c'est moi, Julien... mais je ne souhaite pas en parler, je ne parle pas de la guerre." J'étais effondré, tant de kilomètres pour rien. Mon ami et moi nous sommes partis en empruntant le couloir, très déçus. Nous avons croisé l'auxiliaire qui nous avait accueillis à l'entrée, et elle nous a demandé : "Alors ? Vous avez déjà vu Julien ?" Et moi : "Oui, mais il ne veut pas nous parler." Et elle : "Cachez-vous, cachez-vous ici." Elle nous a mis dans un débarras, et nous sommes restés là à attendre. Cinq minutes plus tard, elle est retournée et nous a dit : "Revenez après le déjeuner. Il allait déjeuner quand vous êtes arrivés et il a eu peur que la discussion ne se prolonge à tel point qu'il ne puisse pas manger tranquillement." Effectivement, nous sommes retournés après le déjeuner. Chambre numéro 6, je ne l'oublierai jamais. Il nous attendait devant sa porte. Nous sommes entrés et, tandis qu'il s'asseyait sur le lit, il m'a demandé : "C'est bien toi l'éleveur, le paysan ?", et j'ai acquiescé. Et lui : "Assieds-toi ici, sur mon lit." J'étais tout content ; c'était un signe de confiance. Alors, il m'a regardé et dit : "Va fermer la porte." J'ai lancé un regard vers la porte, et je me suis aperçu qu'elle était bien fermée. Malgré cela, je me suis levé, j'ai contourné le lit, ouvert la porte et je l'ai refermée en la claquant

fortement, de façon à ce qu'il puisse entendre. Il était furieux : "Mais t'es con, ou quoi ? Qu'est-ce qui t'a pris en claquant ainsi la porte ?" J'ai pensé : "C'est foutu, il ne va plus nous parler." Et lui : "Ferme la porte à clé." À clé, tu imagines ça ? Un homme de 104 ans qui refusait de parler de la Grande Guerre si la porte n'était pas fermée à clé. Je suis certain que les anciens combattants ont subi des pressions pour qu'ils ne racontent pas ce qu'ils ont vécu. Je suis sûr qu'on les a menacés, qu'on leur a dit : "On ne parle pas de cela." Parce qu'il y a eu des choses cruelles. J'ai recueilli des témoignages douloureux, des récits de choses épouvantables qui se sont passées. Et, à 104 ans, il hésitait encore à me raconter. J'ai enregistré quatre heures d'un témoignage exceptionnel. »

Dans la deuxième salle de l'installation de Hanché, il y avait une énorme photographie qui occupait tout un mur, une image en noir et blanc avec six cartouches vides et, à l'extrémité droite, une balle encore intacte. Dans un coin, à l'intérieur d'une petite vitrine éclairée, la même balle intacte de la photographie. Sur un autre mur, un texte dans lequel Hanché expliquait qu'à chaque fois qu'il se rend dans un théâtre de guerre, il emporte avec lui une cartouche vide : Libéria, Sierra Leone, Liban, Irak. Cette balle provient de l'Afghanistan, il l'a prise pendant un échange de tirs à la montagne. J'ai été interpellé par un extrait du texte : « Les guerres se ressemblent toutes. Comme ces cartouches. » J'ai réfléchi sur le fait qu'il existe une différence subtile entre dire que toutes les guerres se ressemblent tout court, et affirmer, comme Herr, que toutes les guerres sont pareilles *lorsqu'on atteint un certain seuil de violence*. Peut-être que Hanché parle en connaissance de cause, puisqu'il possède, a priori, une plus vaste expérience en matière de conflits que celle de Herr. Toutefois, et sans jamais avoir mis les pieds – heureusement – dans une guerre digne de ce nom, je ne crois pas que toutes les guerres se ressemblent entre elles et, surtout, je ne trouve aucun intérêt à penser ainsi. Lorsqu'on dit que les choses que l'on met dans une certaine catégorie sont toutes les mêmes, on est en train

d'affirmer que ce n'est pas la peine de gaspiller son temps à réfléchir sur celles-ci.

« Quand je suis allé voir Julien, j'ai pris avec moi des photographies des tranchées de la Grande Guerre. Dans l'une d'elles, certainement prise par beau temps, au printemps ou à l'été, les soldats avaient les mains enveloppées dans des bandes de tissu, des chiffons. J'ai demandé : "Il faisait beau quand cette photo a été prise. Pourquoi avaient-ils les mains si couvertes, comme s'il faisait très froid ?". Il a répondu : "C'était comme ça." J'ai insisté : "Je ne comprends pas pourquoi." Et lui : "Tu ne comprends pas ? Je vais donc t'expliquer. Les latrines de la première ligne étaient à ciel ouvert, c'étaient des trous creusés derrière les tranchées. À chaque fois qu'un obus tombait dedans, nous étions couverts d'excréments de la tête aux pieds. Nous avions des espèces de racleurs pour nous nettoyer au mieux, mais il n'y avait pas d'eau pour nous laver. Quand on arrivait à se procurer de la nourriture, un bout de pain, une pomme de terre par exemple, nous défaisions les chiffons des mains et nous pouvions ainsi manger avec une certaine hygiène. Mais nous remettions tout de suite après les bandes de tissu autour des mains, car nous étions sûrs que nous allions être couverts de merde à nouveau." »

La Grande Guerre fut une façon de montrer aux gens modestes quelle était leur vraie place : dans la boue, dans le froid, au milieu des parasites. Littéralement, couverts de merde.

De nos jours, la réalité la plus proche d'une guerre à laquelle nous, occidentaux, sommes confrontés, est la menace terroriste. Un garde de sécurité nous a fouillés à l'entrée de l'exposition de Hanché. Des brigades de sept ou huit soldats en treillis militaire circulaient dans les rues de Reims, armées jusqu'aux dents. Autour de la cathédrale, il y avait un marché de Noël avec des stands de boissons et de nourriture, de vin chaud, d'artisanat, de souvenirs. Tous les accès au marché étaient protégés par des blocs en béton afin de prévenir des attentats à la voiture. À l'entrée, les gardes de sécurité fouillaient tout le monde ; un homme fouillait les hommes, une femme, les femmes. J'ai dû ouvrir

ma veste, enlever mon bonnet, mon écharpe, ouvrir l'étui de mon appareil photo. J'ai été soigneusement fouillé. Alexandra et les filles ont été obligées d'ouvrir aussi leurs sacs à dos et leurs petits sacs. Il ne nous est même pas passé par la tête de nous soustraire à cette procédure. D'ailleurs, des panneaux indiquaient que la police pourrait intervenir immédiatement en cas de refus lors du contrôle de sécurité.

Francisca demande à Noël Genteur comment dormaient les hommes dans les tranchées. « Bonne question, bonne question... Parce qu'ils ne pouvaient pas s'allonger au fond des tranchées inondées, même pas pendant les bombardements. Quand les obus tombaient, ils creusaient un trou sur le talus de la tranchée et mettaient leur tête dedans, pour se protéger des éclats. Parfois, ils devaient rester sept ou huit jours de suite en première ligne, dans des tranchées remplies d'eau. Donc, c'est une excellente question. J'ai demandé exactement cela à Julien : "Comment faisiez-vous pour dormir ?" Et lui : "Il nous fallait être très unis. Quand l'un de nous était fatigué et ne pouvait plus tenir, on formait un cercle de trois ou quatre camarades autour de lui et il dormait debout. Ensuite, c'était le tour du suivant." Comme j'ai fait du rugby quand j'étais petit, mes amis et moi nous trouvions très naturel de nous toucher entre nous. Mais les jeunes d'aujourd'hui fuient cela, ils ont peur du contact physique, ils sont très surpris quand je raconte ceci. Les soldats partageaient tout, vraiment tout, à tel point qu'ils étaient capables de tuer celui qui refuse ce rite de partage. Un ancien combattant m'a dit : "Dans les tranchées, nous étions comme des frères. Si un type ne faisait pas preuve d'un esprit de fraternité, nous étions bien capables de lui mettre une balle dans la tête pendant un combat, d'en finir avec lui." »

Nous quittons le bois de Beaumarais et nous dirigeons vers les voitures. Alexandra et les filles s'éloignent et essayent de nettoyer la boue qui se colle à leurs bottes avant d'entrer dans notre voiture. Je dis à Noël Genteur qu'on a besoin d'un nouveau type de fraternité, différent de celui des tranchées. Il est d'accord et dit qu'il est urgent que l'on cultive la fraternité en temps de paix. « Dans notre vie de tous les jours,

il y a des soucis que l'on peut seulement surmonter avec l'aide des autres. Il y a des problèmes que nous ne pouvons pas résoudre tout seuls, que nous ne pouvons même pas comprendre tout seuls. » Je suis du même avis que lui, je lui dis que cela s'applique non seulement aux individus, mais aussi aux communautés, aux peuples, aux pays de l'Union Européenne. J'ajoute qu'il n'est pas facile de cultiver une authentique fraternité en ces temps de prospérité menacée et de terrorisme latent. Il regarde mes filles et pointe son doigt vers elles. « C'est celui-là, mon combat. S'il n'y a plus de fraternité, de solidarité qui vaille, quand elles seront adultes, notre planète sera dévastée, d'un point de vue climatique et environnemental. Et donc, si chacun reste retranché dans son coin, on n'aura même pas besoin d'une guerre mondiale pour nous faire beaucoup de mal les uns aux autres. »

Dans la voiture, en quittant Craonne, me vient à l'esprit ce Noël 2009, quand le spectre de la crise planait déjà au-dessus du Portugal. Pendant le dîner du réveillon de Noël, j'ai entendu des personnes de ma famille se plaindre des excès des Grecs, de leurs « escroqueries », de leurs « mauvaises habitudes », avec une insouciance et une indolence telles qu'aujourd'hui, j'en suis certain, ils regrettent leurs propos. Ce sont des gens que j'estime sensés mais qui, à cet instant où ils se sont sentis menacés, ont fait preuve d'une étrange réceptivité vis-à-vis des préjugés, des explications plates. En cette fin de 2009, nous avons tous agi en Europe comme des adolescents fuyant le contact physique, craignant de nous toucher entre nous. L'un de nous était exténué, il avait besoin que ses camarades forment un cercle autour de lui pour le soutenir, mais personne n'a voulu faire un pas en avant, nous l'avons tous laissé s'engloutir dans le borbier. Nous aurons tous, chacun son tour, besoin des autres pour nous protéger. Nous serons condamnés si nous choisissons de rester tout seuls. Si la seule fraternité que nous puissions cultiver est celle des tranchées et du nationalisme viril, alors toute la souffrance de deux guerres mondiales aura été en vain. Je regarde dans le rétroviseur. Mes trois filles dorment déjà sur la banquette arrière. Pour emprunter l'accès à l'autoroute, je fais le tour

du rond-point où il y a une réplique d'un char français de la Grande Guerre. Une phrase de Vassili Grossman de *Vie et Destin* me vient alors à l'esprit : «Je ne crois pas au bien, je crois à la bonté.» Je note mentalement : lorsqu'elles seront réveillées, je dois leur parler de Grossman. Demain, nous rentrons au Portugal.

Paulo Faria

Mars 2019